noux, la tête enfouie dans les deux mains, oh ! pardon, c'était pour ton frère et pour toi...j'ai voulu vous rendre riches, heureux.

—Vous vous êtes cruellement abusé, mon père...mais grâce à ce testament, il vous est encore permis de réparer une partie du mal que vous avez fait.

—Que veux-tu dire, Germaine ?

—Cette fortune, il faut qu'elle retourne à qui de droit.

—Y songes-tu ? ce serait tout avouer...c'est impossible... non.

—Non ! répéta Morénas avec une accentuation plus résolue.

Germaine se retourna vers lui.

Leurs regards se rencontrèrent.

Dans celui de Germaine, il y avait cette répulsion, ce dégoût que provoque l'aspect d'un serpent.

Ce qui se lisait surtout dans les yeux du vicomte, c'était une sorte de devination sarcastique.

—N'est-ce pas, railla-t-il enfin, n'est-ce pas que vous seriez bien heureuse de lui rendre sa fortune...à celui que vous aimez... et que je hais. Mais pas si fou que de vous donner cette joie. Ce papier, je le garde.

—Je ne suis qu'une femme, répondit Germaine, et je ne saurais employer la force. Le scandale également m'est interdit, car je ne puis accuser mon père...Je me tairai donc, j'attendrai demandant à Dieu qu'il me conseille. Mais, dès à présent, plus rien de commun entre nous, monsieur, plus de fête, plus de luxe...plus rien de cette fortune dont je ne veux pas...non, je n'en veux pas !

Malgré le regard de plus en plus menaçant du vicomte, elle se dressa devant lui, calme et résolue, méprisante et superbe.

Une glace se trouvait dans cette même direction ; elle s'y aperçut tout à coup, et portant la main à son front, se dépouillant de sa brillante parure :

—Ah ! ces diamants ! s'écria-t-elle en les rejetant avec horreur, prenez-les, monsieur, reprenez-les, j'y vois du sang !

—Madame ! éclata Morénas, oh ! prenez garde !...

—On vient...silence ! interrompit Guillaume.

Isidore entra.

—Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il en promenant sur tous les spectateurs un regard étonné.

—Oh ! murmura son père d'une voix suppliante, oh ! celui-là du moins qu'il ignore...

—Je vous ai promis le silence, répondit Germaine, emmenez-le...laissez-nous.

—Oui, murmura Gaëtan d'un air sombre, nous avons à causer, madame et moi...

—Ne menacez pas ma sœur ! se récria vivement Isidore, ou vous me trouveriez entre elle et vous, pour la défendre !

Morénas se contenta de hausser les épaules.

—Isidore, répondit Germaine, je te remercie...mais je n'ai besoin du secours de personne. Ne t'inquiète pas de moi, je t'en conjure...va-t'en.

—Viens...viens, suppliait de son côté Guillaume en s'efforçant d'entraîner son fils.

Il céda enfin, mais non sans laisser à son beau-frère ce dernier adieu :

—Je n'en suis pas moins pour ce que j'en ai dit...souvenez-vous-en, monsieur le vicomte !

Germaine resta seule avec son mari.

Durant quelques secondes, ils se regardèrent en silence.

Celui-ci d'un air provoquant, celle-là d'un air impassible.

Morénas enfin s'approcha d'elle, et lui prenant les deux poignets qu'il étreignit avec colère :

—Oh ! je te dompterai, fit-il.

Elle se contenta de sourire.

Dans ce sourire, il y avait une énergie patiente, un courage à toute épreuve.

On frappa.

C'était Criquet, annonçant que les invités arrivaient.

—Consentez-vous à apparaître à ce bal ? demanda Morénas.

—Non, répondit Germaine.

—Mais que dirai-je ?

—Ce que vous voudrez, ça ne me regarde plus.

Elle fit un pas pour se retirer.

Gaëtan lui barra le chemin.

—Mais vous m'appartenez, vous êtes à moi.

—Oh ! soyez sans crainte, je ne songe nullement à m'enfuir... je rentre chez moi, voilà tout.

Gaëtan s'écarta, fit quelques pas, et se retournant tout à coup vers sa femme, au moment même où elle allait disparaître.

—Germaine, s'écria-t-il, voyons, je vous en supplie, oubliez tout...

—Jamais ! répondit-elle avec l'accent d'une irrévocable volonté, jamais !

Et elle s'éloigna.

—Ah ! c'est ainsi, ricana le vicomte avec une douloureuse rage, eh bien soit... ma toute belle... et, puisque nous sommes de force tous les deux, la guerre !

Une terrible lutte allait s'engager.

MAITRE ANDRÉ.

C'était une bonne vieille ville que Dunkerque, avec ses maisons proprettes comme des écus neufs, ses larges rues, sa grande place où s'élève la statue de Jean Bart, son rustique port et son joyeux carillon, le plus renommé de tous ceux de la Flandre.

Du côté de la mer le paysage est inculte et triste, mais non sans une certaine grandeur. Tout le monde connaît cette espèce de Sahara flamand qui s'appelle les dunes de Dunkerque.

De l'autre côté de la ville, un tout autre aspect. Le regard s'étend à perte de vue sur de fertiles campagnes dont les grands horizons, souvent embrumés, rappellent les tableaux de Paul Potter et de Ruisdaël. Çà et là de gais villages, de riches fermes, de vertes prairies, de longues avenues de saules au bord des ruisseaux, des bosquets de buis, des fabriques, avec leurs gigantesques cheminées fumant ainsi que les cratères, ou bien encore quelque pittoresque cabaret avec sa haie vive, ses buveurs de bière, son jeu de quilles et son tir à l'arc, ni plus ni moins qu'au bon temps de Teniers.

Vers les bords du canal, on rencontre surtout de délicieuses maisonnettes. Briques peintes en beau rouge vif, encadrées par des filets blancs, volets verts, mine souriante au milieu d'un jardin fleuri. Tout y respire le soin, le contentement, la douce paix dans la médiocrité, la bonne vie patriarcale.

Nous allons introduire le lecteur dans un de ces paradis dunkerquois.

C'était là qu'était né maître André Stevens, le patron du *Jean-et-Marie* ; c'était là qu'il se reposait à chaque retour ; c'était là qu'habitaient le père Stevens et la mère Ursule, ses dignes parents, Philémon et Baucis.

Il était trois heures après midi. Un tiède soleil d'automne, descendant au milieu d'un azur quelque peu grisâtre, commençait à rejeter vers le jardin l'ombre des grands peupliers du canal. Les quelques rayons, qui glissaient entre eux, zébraient de bandes lumineuses le beau sable jaune et la petite pelouse centrale de la cour, qui s'étendait devant la maisonnette, comme aussi cette façade elle-même, et le perron qui l'exaucait de ses quelques marches en blanches pierres méticuleusement lavées. Les deux fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes. A droite, celle de la cuisine, où la mère Stevens s'escrimait au récurage d'une casserolle ; elle avait la passion du cuivre qui brille. A gauche, dans la salle à manger, son alerte belle-fille achevait de retirer le couvert, tandis que sur un coin déjà desservi de la table, le bonhomme Stevens et son fils entamaient une partie de dominos, tout en fumant leurs longues pipes qu'ils venaient d'allumer au brasero placé devant eux.

Sur le perron, jouaient les deux aînés des enfants ; le petit Jean, la petite Marie. C'était la marraine et le parrain du bateau.

—Thérèse, dit maître André à sa femme, fais donc taire les bambins. Rappelle-leur qu'elle dort.